4e Année. — No 9. 5 Mai 1898.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : **A. LAURENT DE FAGET** | SECRÉTAIRE : **GABRIEL DOLBAU**

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

LA FÊTE NATIONALE
EN L'HONNEUR DE JEANNE D'ARC

De nombreux amis de Jeanne d'Arc se sont constitués en *Comité national indépendant*, dans le but d'arracher notre grande héroïne aux coteries politiques ou religieuses qui ne pourraient que la rapetisser en l'accaparant.

Jeanne d'Arc, en effet, appartient à toute la France; elle est même plus que la gloire d'une nation, elle est la gloire de l'humanité tout entière. Pour nous, Spirites, la jeune bergère de Domrémy est surtout la sublime inspirée, le puissant médium auditif et voyant à qui « ses voix » ordonnèrent de sauver la France.

Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la généreuse initiative du *Comité national indépendant* qui a pour but de « réunir tous les Français, sans exception, sous la bannière de Jeanne d'Arc ».

Et nous publions bien volontiers la note suivante, émanant du dit Comité :

N. B. — « Il serait à désirer que le dimanche 8 mai, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans, commencement de la libération du territoire français par Jeanne d'Arc, on manifestât, à Paris, comme on le fait dans plusieurs villes de province, en faveur de notre grande héroïne, *en pavoisant les maisons du pavillon national et en illuminant le soir*.

« On pourrait ajouter, en cette circonstance, sur le drapeau national, le nom de JEANNE D'ARC. Ce serait honorer dignement la plus sublime figure de notre histoire de France. »

Nous souhaitons vivement que cet appel soit entendu.

LE CINQUANTENAIRE DU SPIRITISME

Il y a cinquante ans que les phénomènes spirites furent observés pour la première fois en Amérique, où ils se produisirent spontanément.

Nos frères des États-Unis se préparent à célébrer avec éclat cette date mémorable: les Spirites de France ne resteront pas en arrière de ce beau mouvement.

Le cinquantenaire du Spiritisme sera célébré à Paris le 1er novembre prochain, pour faire coïncider cette fête avec celle de la Toussaint.

Dès à présent, il convient de préparer les voies à cette importante manifestation spirite, pour laquelle M. Léon Denis nous a promis le concours de sa parole.

Nous ouvrons donc une souscription à cet effet.

Souscription pour le cinquantenaire du Spiritisme :

Reçu de Mlle L. G., du Havre... 5 fr.

Les fonds recueillis seront versés à la caisse du Comité organisateur.

*
* *

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. L.-H. WILLIS, représentant, à ROCHESTER, de l'*Association nationale des Spiritualistes américains*, une circulaire invitant tous nos lecteurs et nous-mêmes à

prendre part aux fêtes du « Jubilé d'or international du *Spiritualisme moderne* ». Ces fêtes auront lieu à Rochester (N. Y. — U. S. A.) du 25 mai courant au 1er juin inclusivement.

On peut envoyer à M. Willis « un court article sur quelque sujet relatif au Spiritisme, ou un compte rendu de son état dans la sphère des observations de chacun ».

Nous félicitons nos frères des Etats-Unis de leur puissante initiative. Si, en France, nous ne pouvons agir avec la même ampleur, ce sera, du moins, d'un cœur aussi ardent.

HONOREZ VOTRE PÈRE ET VOTRE MÈRE

I. Vous savez les commandements : vous ne commettrez point d'adultère ; vous ne tuerez point ; vous ne déroberez point ; vous ne porterez point de faux témoignages ; vous ne ferez tort à personne ; *honorez votre père et votre mère* (Saint Marc, ch. X, v. 19 ; saint Luc, ch. XVIII, v. 20 ; saint Matthieu, ch. XIX, v. 19.)

II. Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera. (Décalogue ; Exode, ch. XX, v. 12.)

PIÉTÉ FILIALE.

III. Le commandement : « Honorez votre père et votre mère » est une conséquence de la loi générale de charité et d'amour du prochain, car on ne peut aimer son prochain sans aimer son père et sa mère ; mais le mot *honorez* renferme un devoir de plus à leur égard, celui de la piété filiale. Dieu a voulu montrer par là qu'à l'amour il faut ajouter le respect, les égards, la soumission et la condescendance, ce qui implique l'obligation d'accomplir envers eux d'une manière plus rigoureuse encore tout ce que la charité commande envers le prochain. Ce devoir s'étend naturellement aux personnes qui tiennent lieu de père et de mère, et qui en ont d'autant plus de mérite, que leur dévouement est moins obligatoire. Dieu punit toujours d'une manière rigoureuse toute violation de ce commandement.

Honorer son père et sa mère, ce n'est pas seulement les respecter, c'est aussi les assister dans le besoin ; c'est leur procurer le repos sur leurs vieux jours ; c'est les entourer de sollicitude comme ils l'ont fait pour nous dans notre enfance.

C'est surtout envers les parents sans ressources que se montre la véritable piété filiale. Satisfont-ils à ce commandement ceux qui croient faire un grand effort en leur donnant tout juste de quoi ne pas mourir de faim, alors qu'eux-mêmes ne se privent de rien ? en les reléguant dans les plus infimes réduits de la maison, pour ne pas les laisser dans la rue, alors qu'ils se réservent ce qu'il y a de mieux, de plus confortable ? Heureux encore lorsqu'ils ne le font pas de mauvaise grâce et ne leur font pas acheter le temps qui leur reste à vivre en se déchargeant sur eux des fatigues du ménage ! Est-ce donc aux parents vieux et faibles à être les serviteurs des enfants jeunes et forts ? Leur mère a-t-elle marchandé son lait quand ils étaient au berceau ? A-t-elle compté ses veilles quand ils étaient malades, ses pas pour leur procurer ce dont ils avaient besoin ? Non, ce n'est pas seulement le strict nécessaire que les enfants doivent à leurs parents pauvres, ce sont aussi, autant qu'ils le peuvent, les petites douceurs du superflu, les prévenances, les soins délicats, qui ne sont que l'intérêt de ce qu'ils ont reçu, le payement d'une dette sacrée. Là seulement est la piété filiale acceptée par Dieu.

Malheur donc à celui qui oublie ce qu'il doit à ceux qui l'ont soutenu dans sa faiblesse, qui, avec la vie matérielle, lui ont donné la vie morale, qui souvent se sont imposé de dures privations pour assurer son bien-être, malheur à l'ingrat, car il sera puni par l'ingratitude et l'abandon ; il sera frappé dans ses plus chères affections, *quelquefois dès la vie présente*, mais certainement dans une autre existence, où il endurera ce qu'il aura fait endurer aux autres.

Certains parents, il est vrai, méconnaissent leurs devoirs, et ne sont pas pour leurs enfants ce qu'ils devraient être ; mais c'est à Dieu de les punir et non à leurs enfants ; ce n'est pas à ceux-ci de le leur reprocher, parce que peut-être eux-mêmes ont mérité qu'il en fût ainsi. Si la charité fait une loi de rendre le bien pour le mal, d'être indulgent pour les imperfections d'autrui, de ne point médire de son prochain, d'oublier et de pardonner les torts, d'aimer même ses ennemis, combien cette obligation n'est-elle pas plus grande encore à l'égard des parents ! Les enfants doivent donc prendre pour règle de leur conduite envers ces derniers tous les préceptes de Jésus concernant le prochain, et se dire que tout procédé blâmable vis-à-vis d'étrangers l'est encore plus vis-à-vis des proches, et que ce qui peut n'être qu'une faute dans le premier cas peut devenir crime dans le second, parce qu'alors au manque de charité se joint l'ingratitude.

IV. Dieu a dit : « Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous don-

nera. » Pourquoi donc promet-il comme récompense la vie sur la terre et non la vie céleste? L'explication en est dans ces mots : « que Dieu vous donnera », supprimés dans la formule moderne du Décalogue, ce qui en dénature le sens. Pour comprendre cette parole, il faut se reporter à la situation et aux idées des Hébreux à l'époque où elle a été dite ; ils ne comprenaient pas encore la vie future ; leur vue ne s'étendait pas au delà de la vie corporelle; ils devaient donc être plus touchés de ce qu'ils voyaient que de ce qu'ils ne voyaient pas ; c'est pourquoi Dieu leur parle un langage à leur portée, et, comme à des enfants, leur donne en perspective ce qui peut les satisfaire. Ils étaient alors dans le désert ; la terre que Dieu leur *donnera* était la Terre Promise, but de leurs aspirations: ils ne désiraient rien de plus, et Dieu leur dit qu'ils y vivront longtemps, c'est-à-dire qu'ils la posséderont longtemps s'ils observent ses commandements.

Mais, à l'avènement de Jésus, leurs idées étaient plus développées ; le moment était venu de leur donner une nourriture moins grossière, il les initie à la vie spirituelle en leur disant : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; c'est là, et non sur la terre, que vous recevrez la récompense de vos bonnes œuvres. » Sous ces paroles, la Terre Promise matérielle se transforme en une patrie céleste : aussi, quand il les rappelle à l'observation du commandement : « Honorez votre père et votre mère », ce n'est plus la terre qu'il leur promet, mais le ciel.

(*A suivre.*) ALLAN KARDEC.

(*L'Evangile selon le Spiritisme*, chap. XIV, pages 208 et suivantes.)

DERNIER ÉCHO DU 29° ANNIVERSAIRE
DE LA DÉSINCARNATION D'ALLAN KARDEC

La fable suivante, composée pour la circonstance, a été dite par notre rédacteur en chef, au banquet spirite du 3 avril dernier :

Le Hibou, le Rossignol, l'Aigle et le Soleil.

Le soleil radieux illuminait la Terre.
Un hibou lui cria : « Fléau du firmament,
De tes flèches de feu tu frappes ma paupière,
Et moi, l'oiseau des nuits, je maudis ta lumière
Qui, pour tous mes pareils, me semble un châtiment !

— O beauté de l'espace ! ô soir ! ô nuit que j'aime !
Disait un rossignol, c'est en vous que Dieu sème
La vie et l'espérance avec suavité ;
Pour chanter mes amours, ô Créateur suprême !
N'ai-je pas la douceur des belles nuits d'été ?

Un aigle, qui montait dans l'infini sans ombre,
Entendit ces deux voix et dit au hibou sombre :
— Tu chantes le passé, tu regrettes la nuit,
Mais chaque être s'élève, et, vers le jour conduit,
Passe du mal au bien, de l'ombre à la lumière.

Toi, petit rossignol, tu fais bien ta prière,
Mais tu n'oses fixer le soleil glorieux
Quand il trône au zénith, incendiant les cieux.
Gracieux et léger, sur la terre où nous sommes,
Tu vis dans le présent, ce clair-obscur des hommes.

Moi, je suis l'avenir : je fixe la clarté,
Et j'appelle au soleil toute l'humanité ! »

A. LAURENT DE FAGET.

RÉINCARNATION

La réincarnation offre la seule explication logique et rationnelle des étonnantes inégalités et disparités du talent, des capacités, des conditions sociales que nous remarquons parmi nos semblables. En l'absence de cette explication, nous ne pouvons échapper à la conclusion que Dieu est injuste, ce qui est inadmissible.

Elle aide à réconcilier avec la suprême justice ceux pour qui la vie est remplie de peines, d'épreuves et d'afflictions de toutes sortes que nous ne paraissons pas avoir méritées dans notre existence présente ; elle nous rend capables de les endurer avec patience et résignation, par la réflexion qu'elles sont ou peuvent être le juste châtiment que nous avons encouru par nos méfaits dans une existence antérieure.

Elle nous délivre de la présomptueuse absurdité qu'une simple vie de soixante-dix ou quatre-vingts ans puisse nous préparer suffisamment à une vie de pureté et de perfection absolue au delà de la tombe.

Elle fait naître un pouvoir impulsif immense pour une existence de sacrifice, d'active bonté, d'effort puissant vers la droiture et la justice, parce que quiconque s'est bien pénétré de cette grande et glorieuse vérité sait parfaitement que son bonheur ou son malheur pendant son existence ultérieure sur terre, aussi bien que durant la période intermédiaire qu'il passera dans l'erraticité, seront déterminés par sa manière de vivre actuellement.

L'esprit de l'homme n'est pas un produit de la parenté comme les germes de son corps physique. La supposition que deux êtres humains puissent créer un esprit immortel est tellement absurde, qu'aucune autorité scientifique ne l'a jamais discutée.

Prétendre que les facultés mentales et

physiques sont héréditaires n'implique nullement que les qualités spirituelles puissent l'être. En fait, l'expérience journalière nous montre que des parents intelligents peuvent donner naissance à des enfants idiots, et *vice versa.*

La persistance de l'identité durant une succession d'existences est tout aussi invariable que celle que nous constatons à chacune de nos existences séparées. Jean à vingt ans est entièrement différent de Jean à douze mois et de ce qu'il sera à soixante-dix ans s'il vit jusque-là. Non seulement cela, mais chaque atome du corps de Jean disparaîtra et sera remplacé quelques vingt fois entre son enfance et sa vieillesse; mais personne n'oserait affirmer qu'il y ait eu aucune perte de son individualité.

La connaissance, non de notre personnalité antérieure, parce que celle-ci persiste dans toutes nos existences, mais des derniers vêtements corporels que nous portions, revit dans notre conscience spirituelle aussi souvent que nous entrons dans l'autre vie, et lorsque nous avons abandonné notre dernière dépouille mortelle, nous voyons le panorama de tous nos actes, de toutes nos pensées se dérouler devant nous; notre propre conscience devient notre juge inflexible, qui nous condamne ou nous absout, suivant que le mal ou le bien prédomine dans l'ensemble de nos existences.

La Réincarnation est le résultat d'une loi naturelle et par conséquent éternelle. L'existence elle-même, tous les faits de l'embryologie, toutes les métamorphoses de la vie des insectes, tous les changements incessants survenus en nos propres formes physiques depuis le berceau jusqu'à la tombe, toutes les transformations du monde de la plante, toutes les croyances les plus anciennes et les plus répandues du monde, le Bouddhisme, le Judaïsme et le Christianisme, en donnent le puissant et précieux témoignage.

JAMES SMITH.

(*Le Phare de Normandie.*)

RELIGION ET MYSTICISME

A Monsieur Laurent de Faget.

Bien cher Monsieur et Frère,

J'écrivais tout récemment à Bouvéry : « J'ai toujours cru que tous les hommes de bonne foi, quelles que soient leurs opinions extérieures, sont toujours d'accord au fond; il leur suffit de s'expliquer pour s'en convaincre. Vous m'en donnez une nouvelle preuve; merci. »

A vous aussi, pour la même raison, je dois un témoignage de gratitude; et les remarquables réflexions que vous a suggérées mon article *Religion et Paganisme* me montrent que nous comprenons de même façon les différents points auxquels j'ai touché. C'est qu'en effet, la vérité, sous n'importe quelle forme, est universelle, et l'erreur n'est qu'un résultat individuel de préjugés ou de préférences personnels. L'homme de bonne foi, qui cherche la vérité par-dessus tout, et qui n'accorde à ses goûts propres et à ses opinions particulières que la valeur relative qu'ils ont, est donc éminemment apte à reconnaître et à admettre cette même vérité universelle sous tous ses aspects, dans toutes ses manifestations.

Or, il est profondément vrai, comme vous le dites, qu'il n'est point du tout indifférent que les hommes croient ou ne croient pas à Dieu, si, par le mot *Dieu*, on exprime avec vous l'idée de l'Etre suprême, infiniment puissant et bon, du Père tout aimant qui gouverne les hommes et les mondes avec une inépuisable tendresse. Cette croyance n'est point indifférente, car s'il est exact, comme j'ai essayé de le faire sentir après tant d'autres, que les hommes doivent être bons et qu'ils y ont intérêt, il leur faut un idéal de Bonté ; et cet idéal, c'est Dieu, quelque notion qu'on en ait.

Mais peut-être conviendrez-vous avec moi qu'il n'est pas également indispensable de croire au Dieu métaphysique impersonnel et sans attribut définissable que j'ai envisagé dans mon article précité, et que l'on ne peut mieux désigner que par le pronom CELA. Ce Dieu métaphysique n'est nullement un être, comme le Dieu tout-bon que j'adore avec vous; c'est simplement la base d'une conception scientifique et qui peut être assez exactement représentée par les signes mathématiques : 0 (zéro, d'où sortent tous les nombres) ou ∞, symbole de l'infini mathématique. Ce Dieu-là n'est ni moral ni immoral, ni esprit ni matière, ni actif ni passif, ni conscient ni inconscient, ni être ni néant; c'est le Potentiel neutre de toutes les possibilités dans l'éternité des temps et l'infinité des espaces. Ce Dieu-là n'a jamais eu et n'aura sans doute jamais ni temples, ni prêtres, ni fidèles; sa religion est impossible, parce que *religion*, c'est *lien* et que le Dieu métaphysique est essentiellement, irréductiblement inconnaissable, incommunicable, inattingible (les derniers Grecs avaient bien élevé un autel *au Dieu inconnu*, mais cet acte ne fut sans doute

qu'une fantaisie philosophique, sinon une preuve de religiosité sceptique et ignorante; et le culte de ce Dieu inconnu ne semble pas avoir tenu bien grande place dans la vie des Athéniens). Ce Dieu-là, c'est l'Absolu abstrait, c'est-à-dire qu'il est mathématiquement et métaphysiquement impossible de concevoir aucun rapport entre lui et quoi que ce soit de l'univers relatif, car il n'y a aucune commune mesure imaginable entre le fini et l'Infini, bien que le fini soit doué de perfectibilité indéfinie. — En pratique, ceux-là seuls qui ont à s'occuper d'abstraction, à savoir : les mathématiciens, les métaphysiciens et les mystiques, peuvent parfois s'intéresser à cette conception d'un Dieu qui est la source très cachée de toute vie, mais qui n'a pas tant d'existence que la plus aride équation algébrique.

Me trompé-je, cher Monsieur? Il me semble qu'il y a aussi loin de ce Dieu mathématique à notre Dieu vivant, tout amour et bonté, que des dieux anthropomorphes des religions. Et ne croyez-vous pas que, si le grand X a sa valeur théorique... pour les théoriciens, le doux et sublime Idéal que nous concevons comme Père de tous les hommes satisfait bien mieux notre cœur et notre raison en nous permettant de mieux comprendre la portée morale de nos actes et les liens de solidarité qui nous unissent au reste de l'humanité intégrale, selon la belle formule d'un de nos confrères? Dès lors, quel inconvénient verriez-vous à ce qu'adorant la Bonté et cherchant à être bons comme elle, nous laissions un peu de côté les formules savantes par quoi on a essayé d'élucider les problèmes ardus que comporte l'étude du Divin abstrait en soi?

C'est, du reste, à très peu de chose près, ce que vous avez dit vous-même, bien cher Monsieur, dans la réponse que vous avez bien voulu me faire, puisque vous y avez si éloquemment exprimé la nécessité de la morale, basée sur l'idée d'un Dieu bon; je ne puis, en toute sincérité, que vous applaudir et vous dire du fond du cœur ma conviction identique à la vôtre.

D'accord sur le premier point, nous le sommes encore sur le second. J'avais pris le mot *paganisme* au sens étymologique et pour signifier l'ensemble des conceptions primitives et grossières que les ignorants se font de la divinité, à quelque culte qu'ils appartiennent; la foule superstitieuse des chrétiens, des juifs et des musulmans est donc païenne; en revanche, des polythéistes comme Pythagore ou Platon, des athées comme Confucius ou Bouddha ne me semblent pas plus païens que ces chrétiens de génie que furent saint Denis, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, etc. Tous ces grands hommes ont connu l'unité du Dieu abstrait, mais ils l'ont adoré diversement dans telle ou telle de ses manifestations; Pythagore eut plus particulièrement le culte des lois numériques; Platon, comme Jésus, étudia l'action du Verbe; Confucius et Bouddha s'adonnèrent à la réalisation de Dieu dans l'homme; les chrétiens adorent — ou devraient adorer — spécialement la Bonté; Moïse et Mahomet ont vu surtout le Dieu fort et terrible...

De même, tous les savants admettent l'existence de l'énergie physique unique contenue en toutes choses à l'état potentiel; mais ils ne l'étudient qu'à l'état cinétique, les uns sous forme d'électricité, les autres sous l'aspect de la chaleur ou de la lumière, etc. — Un électricien ne serait-il pas bien ridicule de traiter de païen son confrère le chimiste?

(*A suivre.*) MARIUS DECRESPE.

DICTÉES D'OUTRE-TOMBE

Mes amis, que rien n'altère votre bonne amitié mutuelle. Les liens du cœur sont si doux qu'ils vous ont été donnés pour adoucir les mille peines de l'existence. Si vous croyez avoir à vous plaindre de vos amis, pensez que vous vous trompez peut-être ou que vous interprétez mal leurs actions vis-à-vis de vous.

Ne voyez dans ceux qui vous environnent que ce qu'ils ont de meilleur; laissez dans l'ombre ce qu'ils peuvent avoir de défectueux. Tous, vous êtes ici pour progresser, pour expier : c'est donc que vous êtes imparfaits. Au lieu de vouloir faire la leçon aux autres, améliorez-vous vous-mêmes, vous aurez là un assez grand travail, et qui vous donnera une bien grande autorité vis-à-vis des autres; c'est-à-dire : devenez bons, et les autres le deviendront aussi à votre contact. Surveillez vos conversations. Ah! la médisance! elle nuit considérablement à votre avancement, et elle fait souffrir ceux qui vous ont précédés ici.

Que la bonté, la bienveillance, l'indulgence — mais la vraie — soient votre apanage. Spirites, vous devez être bons.

ESPRIT L.

(Extrait d'un *Recueil de communications inédites.*)

COMMUNICATION TYPTOLOGIQUE SPONTANÉE.

Le 28 mars dernier, notre sœur « Espérance » causait d'affaires avec notre rédacteur en chef. Soudain, elle poussa un petit cri de surprise : elle venait de sentir, à ne pouvoir s'y méprendre, un grattement prolongé dans sa chaise, sur le côté droit du siège. Un deuxième grattement, qui eut lieu peu après, lui donna l'impression qu'un Esprit désirait se manifester,

— Si nous mettions les mains sur la table? dit-elle à M. Laurent de Faget.

Une table ronde qui se trouvait précisément entre les deux interlocuteurs servit à faire l'expérience. A peine leurs mains y furent-elles placées, que la manifestation commença : elle dura plus d'une heure, de façon très nette, et, lettre à lettre, la communication suivante fut obtenue par la typtologie. Nous en supprimons la première partie — conseils donnés à une des jeunes protégées de notre sœur, enfant bien connue du groupe — et ne donnons que les considérations morales qui la terminent et que nous croyons devoir intéresser nos lecteurs.

LA RÉDACTION.

« L'heure sonne où il faut que chacun prenne sa part du devoir à accomplir, car les événements se préparent et Dieu marque ses disciples fidèles du signe de la rédemption et du sacrifice. Les égoïstes, les ambitieux, les libertins mourront dans leur conscience que Dieu ne visitera plus. Il est temps que tous ceux qui veulent le succès de la doctrine d'Allan Kardec travaillent à se régénérer, car ils manquent d'union, de fraternité et de justice. Faites qu'autour de vous les esprits soient touchés par la philosophie et qu'ils deviennent de vrais adeptes de notre chère cause. La société a nié l'avenir de l'âme; elle a écouté son orgueil, ses passions malsaines, et elle est prête à descendre dans l'abîme qu'elle a elle-même creusé. Devant elle, l'avenir resplendira quand elle aura compris les devoirs que la justice divine lui impose.

« Mes sœurs et frères bien-aimés, votre action grandira avec le développement du bien dans l'humanité. Les obstacles, les douleurs, les noirceurs qui vous affligent sont nécessaires à votre avancement et à celui des autres. Aimez qu'on vous frappe pour vous grandir et vous rapprocher de Dieu. Vos souffrances sont pesées et comptées, et vous en recueillerez un jour les fruits. Et vous serez heureux d'avoir lutté, de vous être dévoués à tous.

« Je vous bénis.

« LOUIS DE BAVIÈRE. »

CORRESPONDANCE

Sous la forme humoristique qui lui est habituelle, M. le général Fix nous écrit la lettre suivante, que notre impartialité nous fait un devoir de publier dans ses parties principales :

« Paris, 11 avril 1898.

« Mon cher Directeur,

« Permettez-moi d'ajouter quelques mots aux réflexions si judicieuses dont vous faites suivre l'article de M. Marius Decrespe dans le *Progrès Spirite* du 5 de ce mois (5 avril).

« Les francs-maçons, écrit-il, qui croient « à la lettre de la belle légende d'Hiram ne « se doutent pas que leur héros n'est qu'un « aspect de la Marie des catholiques, comme « on peut s'en rendre compte en inversant « l'ordre des lettres de ces deux noms et en « étudiant les rôles respectifs de ces deux « personnages fictifs. »

« Voici, en quelques lignes, résumée, la légende d'Hiram : C'était au temps de la plus grande puissance de Salomon. Ce roi, voulant élever un temple à l'Eternel, demanda l'appui de son voisin, le roi de Tyr. Celui-ci lui envoya les plus habiles de ses ouvriers, entre autres l'homme chargé de diriger les travaux du temple, un architecte, nommé Hiram.

« Trois méchants compagnons, ennemis de sa gloire et de son autorité, le mirent à mort.

« Tous les francs-maçons savent que le mot *Salomon* vient de *salam, paix*, et que le temple de Salomon symbolise, dès lors, le *temple de la paix*. Aucun franc-maçon initié au troisième degré n'ignore que *Hiram* est le symbole de la *Vérité*, de la *Lumière*, et que les trois méchants compagnons qui l'assassinèrent sont : l'*Ignorance*, le *Mensonge* et l'*Envie*.

« Maintenant, je me le demande : Quel rapport peut-il bien exister entre l'histoire d'Hiram et celle de la Vierge Marie?

« L'histoire d'Hiram est l'histoire d'Osiris, du Soleil, de Socrate, de Jésus, de Jacques de Molay, de Jean Huss, mais n'a pas la moindre affinité avec celle de Marie.

« Mais, objecte M. Marius Decrespe, en inversant l'ordre des lettres du nom d'Hiram, on obtient *Marih;* donc, conclut-il, Hiram est synonyme de Marie. Singulière conclusion, en effet, qui ne se base absolument sur rien ; en admettant même qu'elle fût vraie, il faudrait alors, pour être logique, opposer au nom d'Hiram, qui est un nom hébreu, le nom de *Myriam*, qui est le nom

hébreu de Marie. On le voit, l'argument n'a donc point de valeur.

« Quoi qu'il en soit, avec un peu d'imagination, on peut aller fort loin dans ce système. On examine la structure des lettres, on triture les mots, en inversant l'ordre des syllabes, des lettres; on les fait évoluer et involuer à sa guise, et l'on arrive ainsi à des résultats vraiment surprenants. Plus on devient expert dans cet art, plus aussi on peut se dire savant docteur en kabbale.

. . . .

« Pour finir, prenons un exemple s'appliquant à l'inversion des lettres d'un mot :

« Un pauvre diable est recueilli par une femme charitable qui lui offre un asile pour s'abriter. C'est là certainement une belle action de la part de cette femme, me direz-vous? Eh bien, non, car elle était fatalement prédestinée à agir ainsi; cela se trouvait écrit, de toute éternité, dans l'astral. Pourquoi? Mais pour cette raison toute simple, c'est que cette femme s'appelait *Elisa*, et qu'en inversant l'ordre des lettres de ce nom on obtient *asile*. Donc, toutes les Elisa sont fatalement désignées pour offrir un asile aux malheureux!!

« O logique kabbalistique ! !! »

« Agréez, je vous prie, mon cher Directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

« Général H. C. Fix. »

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un rêve réalisé de Henri Heine.

« J'ai rêvé une fois, raconta Henri Heine à l'un de ses visiteurs, que le perroquet de ma femme grignotait avec satisfaction dans sa cage un morceau de sucre, et qu'il était tout à coup tombé mort. Ma femme le pleurait à chaudes larmes ; mais bientôt après, elle vint à moi d'un air souriant, portant sur sa main le perroquet rappelé à la vie. Tel avait été mon rêve, que je racontai le matin à ma femme. Dans l'après-midi, j'étais près d'elle devant la cheminée ; le perroquet se mit à grignoter du sucre et tomba soudain mort dans sa cage ; ma femme se mit à pleurer bien fort. Peu de temps après, on lui fit présent d'un oiseau qu'elle vint me présenter sur sa main en souriant. C'était là l'animal rappelé à la vie. » Heine était si persuadé de l'importance de ce fait qu'il ne le racontait qu'avec enthousiasme, et, comme pour mieux affirmer son dire, il s'écriait en élevant trois doigts : « Je jure par l'esprit de ma mère que ceci est arrivé tel que je le raconte. »

(Extrait du *Zeitschrift für Spiritismus.*)

***

Une apparition.

M. R. Seithel aîné, écrivant le 28 mars de Fribourg (Baden), fait le récit suivant, dont il garantit la vérité :

Mercredi dernier, une fille, servante chez un de mes amis de ce pays, raconta le matin à sa maîtresse que la nuit précédente, étant éveillée, elle avait vu son défunt père debout près de son lit, lequel lui avait dit : « Ta belle-sœur est très malade et près de la mort. » Et comme elle lui demandait si elle devait partir pour l'assister, il répondit : « Non, ta sœur Rose ira près d'elle dans cette intention. » Vers midi le même jour, arriva un télégramme du frère de la servante, dans lequel il disait : « Ma femme est bien mal, viens de suite. »

Cette fille prit le train, mais elle revint le lendemain soir ; elle dit : « J'ai trouvé ma belle-sœur bien mal et en danger de mort ; le médecin qui la soigne a dû passer près d'elle les deux dernières nuits. Ma sœur Rose étant arrivée sans être attendue, j'ai pu partir en confiant ma belle-sœur à ses soins. »

Voilà, certes, un cas bien évident.

Est-ce un rêve? Non, puisque la servante était éveillée. Est-ce une matérialisation du père ? Peut-être bien, car la fille et le père échangèrent des paroles. Ni la servante, ni la famille avec laquelle elle vit n'ont aucune idée du spiritualisme. (*Light.*)

***

Le Spiritisme au Japon.

La *Campana del Mattino* du 20 janvier publie une lettre d'un missionnaire italien qui réside au Japon depuis quinze ans. Ce saint homme dénonce, comme une abomination, que le diable a mis ses griffes sur les 40 millions d'âmes qui forment l'empire du Mikado; car la religion dominante au Japon est celle des Esprits, et alors tous les Japonais sont des spirites, donc des adorateurs du diable. Aussi la religion catholique a immensément de peine à faire quelques rares prosélytes dans cet empire. Ce qui révolte le plus le désolé missionnaire, c'est que ces esprits prétendent être des *âmes désincarnées*.

Mais, vraiment, le spiritisme a du bon, puisqu'il a fait des Japonais un peuple aimant la civilisation, les arts, les sciences, et de plus une nation guerrière pleine de valeur. (*La Lumière*, avril 1898.)

Nous ajouterons, d'après le *Journal de la Santé* du 17 avril :

« Les Japonais sont très fiers de la découverte que vient de faire un savant anthropologiste, M. le professeur Morsh, de Yule (États-Unis d'Amérique). Ce savant ayant remarqué que, chez les animaux, le volume du cerveau augmente de génération en génération, et que toujours, dans la même espèce, les animaux dont le cerveau est le plus développé sont supérieurs aux autres, a eu l'idée d'appliquer cette théorie aux hommes. Il a donc mesuré le cerveau de diverses races, et il a trouvé que le volume moyen des cerveaux japonais était supérieur à celui des autres peuples.

« Donc le peuple japonais est le plus intelligent de tous les peuples. »

Et c'est ce peuple japonais, réputé le plus intelligent, qui croit unanimement aux Esprits ? Décidément, le temps est loin où les spirites étaient traités de fous par leurs adversaires. A notre tour, nous pourrions accuser ceux-ci de ne pas être assez intelligents pour comprendre les beautés du spiritisme. Nous ne le ferons pas, et nous continuerons à les appeler fraternellement à nous par la science et la raison.

N. D. L. R.

NÉCROLOGIE

Le 11 avril dernier, mourait chez sa mère, 15, rue du Four, à Paris, M. Louis-Hyacinthe Auffinger, magnétiseur, directeur du journal *La Chaîne magnétique*, ancien secrétaire du baron du Potet.

M. Auffinger n'avait que quarante-neuf ans. Mais depuis longtemps déjà sa santé était bien chancelante, et sa désincarnation ne peut être considérée que comme une délivrance pour cet esprit impressionnable, ardent, qui souffrait plus que d'autres des désillusions que la vie nous tient toujours en réserve. Sa perte sera vivement ressentie par sa famille et par ses amis.

*
* *

Notre frère en croyance, M. Camille Hugon, nous annonce la désincarnation de deux spirites sincères et dévoués, qui faisaient, comme lui, partie du groupe de Champclauson (Gard).

L'un, M. Basile Truel, maître mineur, était médium écrivain semi-mécanique. Son travail matériel, si absorbant et si pénible, ne lui laissait guère de loisirs pour s'occuper de spiritisme. Néanmoins, il était heureux chaque fois qu'il pouvait arracher quelques instants à son dur labeur pour se mettre en rapport avec nos amis de l'espace. Il laisse d'excellents souvenirs, non seulement dans la petite famille spirite de Champclauson, mais encore dans la grande famille ouvrière à laquelle il appartenait et qui le regrette comme un chef intelligent, juste et bon. Nous exprimons à Mme Truel, sa veuve, notre plus fraternelle sympathie.

Le second spirite dont on nous apprend la désincarnation est M. Némorin Durand, décédé à l'âge de quarante-cinq ans. Il était chef surveillant à l'atelier de lavage du charbon, et l'un des fondateurs du groupe spirite de Champclauson. Encore un lutteur, un vaillant qui, après de trop nombreuses heures données au rude travail matériel, élevait son âme par l'étude de la philosophie spirite. Nature franche, loyale, il ne laisse, lui aussi, que des regrets parmi ses subordonnés et ses amis.

Nos meilleures sympathies fraternelles vont à sa veuve et à ses cinq enfants qui, nous n'en doutons pas, voudront marcher sur les traces de leur père, si prématurément enlevé à leur affection.

La Rédaction.

BIBLIOGRAPHIE

Le Roman d'une libre-penseuse, par Paul Grendel ; 1 vol. de la collection Guyot, 0 fr. 35, port payé.

Nous venons de lire ce charmant petit volume, qui intéresse, instruit et émeut.

A qui ce livre est-il surtout destiné ? Evidemment, aux personnes qui, encore plongées dans la nuit du dogme religieux, sont anxieuses, et n'osent lever les yeux vers la franche lumière de la science et de la raison. Pied à pied, dans cette œuvre où l'imagination crée un si joli cadre à la pensée, l'orthodoxie intransigeante des Eglises est combattue par un spiritualisme raisonné et victorieux, qui n'est autre que le Spiritisme.

Quant au roman lui-même, il est fort ingénieusement conduit. Il fournit bon nombre de situations pathétiques ou même dramatiques. On y remarquera, avec de ravissantes peintures des champs et des bois, de beaux sentiments délicatement exprimés, des pensées justes, vigoureusement ou finement rendues.

Disons, pour nous résumer, que cette œuvre, sous la forme littéraire la plus propre à pénétrer dans les masses, est un excellent enseignement moral, philosophique et social.

A. Laurent de Faget.

Le Gérant : A. Boyer.

Paris. — Imp. Ch. Blot, 7, rue Bleue.